Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 10 (1769)

Heft: 1

Artikel: De la mendicité en France

Autor: Brisson

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382688

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

II.

DE LA

MENDICITÉ EN FRANCE,

PAR

M. Brisson, Inspecteur des Manufactures, & du Commerce de la Généralité de Lyon ; Membre de l'Acad. de Ville Franche, & des Bureaux d'Agric. de Lyon & de Beauvais ; Membre Hon. de la Soc. œcon. de Berne.

AVEC

L'Extrait de quelques Lettres du même Auteur.

II.

DE LA

MENDICITÉ EN FRANCE

PAR

M. BRIASSON, Inspecteur des Manufactures, & du Commerce dans l'Généralité de Lyon; Membre de l'Acad. de Villefranche, & des Bureaux d'Autre de Lyon & de Beaujolais; Membre Hon. de la Soc. econ. de BERNE.

AVEC

L'Extrait de quelques Lettres du même Auteur.

AVIS.

Les moyens de diminuer la mendicité intéressent tous les Ordres de la Société ; l'agriculture, les manufactures, le commerce, réclament des bras oisifs, & les riches mêmes se plaignent du fardeau qu'impose la nécessité d'aider à la subsistance d'une foule inutile ou nuisible. Il est triste qu'au sein d'une société civile il se trouve un Ordre d'hommes, qui n'en reconnoissent ni les avantages, ni les liens. Faut-il s'étonner de ce désordre dans les pays où souvent la liberté personnelle de l'homme, la propriété de son industrie & de son travail, la plus sacrée, naturellement la plus indépendante, sont assujetties, gênées ou punies par les usurpations, les violences des Puissans, par des monopoles, par des prohibitions, par des impôts écrasans, dans les pays où la fainéantise est, pour ainsi dire, mise au rang des vertus, & la mendicité représentée comme un point de religion ? Heureusement que ces sources terribles de la mendicité n'existent point dans notre patrie. Dans des constitutions libres, les charges envers le gouvernement & le public, étant fixées, le malheureux n'est jamais entiérement découragé ; les distances entre les diverses conditions étant moins grandes, moins arbitraires, moins permanentes, les secours réciproques sont plus prompts, plus éclairés & plus soutenus. Enfin ces excès

auxquels des gens sans ressource se livrent quelquefois par un libertinage criminel, sont moins à craindre dans les Etats où la Puissance Suprême ne désarme pas la nation sous prétexte de la mieux protéger.

Malgré ces avantages nous ne sommes pas entiérement à l'abri des abus de la mendicité. Des troupes de glaneurs qui, à la faveur des certificats arrachés par l'importunité, font réguliérement leurs émigrations d'un district dans l'autre, des races de paresseux qui trouvent moyen de tromper la vigilance de la police, des mendians de profession, qui dans les villes se consolent dans l'ivrognerie, du mépris & des privations qui avilissent leur existence, tous ces êtres parasites ne laissent pas de mettre une charge incommode sur le public. Nous pensons, qu'il n'est pas inutile de lui présenter le tableau énergique des excès où la mendicité peut se porter.

Le point essentiel est de ramener ces hommes perdus à quelque travail proportionné à leurs forces, en ne leur accordant l'aumône que sous cette condition, que le Créateur même a attachée au don de la vie. Plusieurs villes du pays ont commencé à former des établissemens sur ce principe. Nous attendons de nouvelles lumieres des discussions qu'occasionnera le prix publié par le Magistrat de Lyon, sur la maniere la plus convenable d'occuper les pauvres mendians.

DE LA MENDICITÉ EN FRANCE.

DAns les lieux où l'on eſt exempt des malheurs de l'eſclavage, la ſociété conſidérée en général ne préſente point de ſpectacle plus attendriſſant que celui de la mendicité. L'humanité ſouffrante, exténuée, mourante d'indigence, dans le lieu même, où un luxe déſordonné fait voir des hommes comblés, excédés de toute eſpece de ſuperfluités : ces mêmes hommes, dis-je, animant par leurs profuſions le feu des talens & du génie, excitant les progrès des arts, & donnant ainſi à leur patrie un nouveau degré de ſplendeur, là même où d'autres hommes n'ont pas le néceſſaire phyſique. Ces contraſtes ſont trop voiſins & trop frappans pour ne pas jetter les eſprits les moins attentifs dans de profondes méditations.

Les Théologiens, les Politiques, les Magiſtrats, tous les Adminiſtrateurs enfin, s'en ſont différemment occupés. C'eſt auſſi l'un des plus dignes objets, que l'on puiſſe préſenter aux réflexions des divers Ordres de Citoyens, que la Société de Berne raſſemble.

J'ose donc leur présenter quelques observations sur une partie des causes & des effets de la mendicité, qui trop souvent n'est vue qu'avec un mépris & une indignation de préjugé.

Les Anciens qui personnifioient tout, ont dit que la pauvreté étoit fille du luxe & de l'oisiveté, mere de l'industrie & des beaux arts. Quelquefois aussi ils l'ont peinte comme une furie affamée, farouche & prête à se livrer au désespoir. Entre ces caracteres si différens & si fortement prononcés, il en existe un autre que la pauvreté prend fréquemment parmi nous : plus on le considérera, & plus sans doute on trouvera qu'il est chez les indigens, le résultat nécessaire des divers sentimens dominans dans un État monarchique.

Aussi éloigné de cette belle émulation républicaine, qui ne voyant rien où elle ne puisse atteindre, développe toute la capacité du sujet qu'elle enflamme, que de cette fureur cruelle de l'esprit du despotisme qui voudroit tout s'approprier ou tout anéantir, le pauvre est souvent chez nous un homme dont le corps & l'esprit demeurant comprimés sous le poids de tous les besoins, n'entend plus le cri de l'honneur, ne sent plus l'aiguillon de la vertu, ne redoute rien. Dans l'extrême indigence où il est tombé, tout ressort est sans force, l'inertie est entiere, & si vous en exceptez la qualité indestructible de l'image du Créateur, on ne

voit

voit plus qu'un être avili. Aucune de ſes opérations n'annonce le vainqueur de tous les animaux, l'intelligence qui fait varier la multiplication des végétaux, l'admirable ſagacité qui extrait les minéraux, les décompoſe & les réunit ſous des formes plus belles & non moins durables que les premieres. Non, notre pauvre eſt un mendiant, homme lâche, abjet, moralement impaſſible, n'ayant déſormais d'autres vues que celles de la ſimple & actuelle conſervation de ſon exiſtence. Ce n'eſt plus un infatigable cultivateur, un artiſan induſtrieux, un citoyen utile : il eſt vil, il eſt dégradé, il eſt plus méconnoiſſable que ne l'étoit Hector trainé dans la fange après ſa défaite.

La ſenſibilité de tous les cœurs affectés douloureuſement de la vue de ces miſérables a été plus excitée à meſure qu'ils ſe ſont multipliés. On a tenté de rendre au travail tous ces bras inutiles, en employant les menaces & les peines ; mais ſemblables à ces inſectes qui ſe cachent dans la terre pendant les rigueurs de l'hyver, les mendiants ſont revenus en foule, après que les ſévérités ont ceſſé, bourdonner autour des hommes laborieux, & en partager la ſubſiſtance.

De nouveaux cris ſe ſont élevés contr'eux, & ont ſollicité de nouvelles proſcriptions. Les meilleurs citoyens profondément pénétrés de douleur & d'indignation contre cette

multitude errante de vampires du labeur, ont proposé de séparer de la societé ces membres honteux, qui n'ont ni talens, ni possessions, ni vertus. Nous avons même oui former le vœu terrible qu'ils soient punis de mort.*

Ce n'étoit pas sans doute un sentiment de barbarie, qui faisoit proposer chez nous un projet d'administration, où l'on négligeoit toute proportion de peines aux delits. C'étoit le simple effet d'un violent désir de voir tarir la source de tous les maux effroyables qu'engendre la mendicité. Sans avoir un moindre desir, sans être moins affecté; mais sans adopter un avis, vraisemblablement ouvert avec plus de patriotisme que de philosophie, nous nous contenterons d'observer qu'il est bien douteux que les châtimens, les supplices même, puissent détruire la mendicité, si l'on ne remédie à la cause, qui est la pauvreté.

En effet, de ces mendiants pressés à la fois par la faim & par la terreur des loix publiées contr'eux, les uns iront du vice au crime; les autres moins audacieux auront

* C'est ainsi que suivant ce que M. l'Abbé Fleury nous apprend dans son histoire ecclésiastique Tom. II. Pag. 531, le cruel Empereur Galerien ordonna d'embarquer & de noyer tous les mendiants que l'on pourroit arrêter. Loin de nos yeux de pareils traits

plus d'adresse, & sauront échapper sous toutes sortes de formes à la sévérité de la loi, sans devenir plus utiles à la société.

Quelle est donc la funeste & féconde racine de tant de désordres? Quelle est la détestable cause de cette obstination d'une multitude d'hommes qui croupissent honteusement dans l'oubli de tout ce que la nature ne rappelle pas sans cesse à leurs sens les plus grossiers? Ne leur imputons pas toute la honte de cet avilissement de leur être; un état si malheureux, & si éloigné de la destination primitive des hommes, ne sauroit être de leur choix.

Les mendiants ne sont pas toujours excusables, mais ils le sont peut-être plus qu'on ne le croit communément. Tel qui les rebute avec dureté, est bien souvent conduit par l'insensibilité de son cœur, & par la prévention, plutôt que par un jugement réfléchi. C'est encore là un de ces effets journaliers des préjugés si invétérés qu'on ne les soupçonne seulement pas d'être faux: on ne croit pas même devoir prendre la peine de les examiner. Il est sans doute impossible d'approfondir les circonstances de la mendicité de chaque individu qui se présente. Mais cherchons les principales causes légitimes qui peuvent exister: en les méditant on sera surpris de la possibilité du nombre de leurs effets, & une tendre compassion

pourra ſuccéder à une indignation trop généralement répandue.

Nos mendiants s'engendrent ou dans les villes, ou dans les campagnes. Dans les villes, le peuple vit du produit des arts : ſi les ſalaires ſont conſidérables, les dépenſes ne le ſont pas moins. Les denrées apportées des lieux de culture ſont ſouvent trop cheres pour que les pauvres peres de familles ne ſoient pas obligés de renoncer à celles qui ſeroient plus ſaines, & ſe réduire à celles qui ſont moins diſpendieuſes. Il faut qu'ils obſervent cette œconomie dans toutes les parties de leurs dépenſes, qu'ils n'aient qu'un foyer à peine échauffé, que des logemens étroits, mal aërés & conſéquemment dangereux. Il faut encore que les pauvres peres de famille réſiſtent ſans ceſſe à tout ce qui les engageroit à dépenſer pour leurs plaiſirs, qu'ils voient avec une indifférence ſtoïque les moindres fantaiſies de quelques uns de leurs concitoyens auſſi-tôt ſatisfaites que nées. Pour eux s'ils ne ſe les refuſent pas toutes ils s'appauvriront. Si dans le cours de la meilleure conduite il ſurvient une maladie, qui ſans être vive, rende un ouvrier ſeulemeut un peu moins apte au travail, il fera moins d'ouvrage. Alors la difficulté de ſubſiſter augmentera, & le dégout du travail augmentera en même-tems. Qui de nous pourroit reprocher à ce malheureux ſa négligence, de nous, dis-je, que la moindre vapeur ſemble au-

torifer à une molle oiſiveté? Qui de nous pourroit ſupporter le ſéjour d'une maiſon ouverte à toutes les intempéries de l'air, dépourvue des meubles les plus indiſpenſables, habitée par deux enfans mal ſains, & une jeune femme incommodée pour toujours des ſuites de l'enfantemement d'un troiſieme? Qui de nous pourroit ſoutenir le ſpectacle de parens infirmes & entourés de ſept enfans ſans pain, ſans feu, ſans lit, ſans habits, n'ayant d'autres reſſources qu'une petite induſtrie à la quelle des frayeurs mal fondées, mais trop réelles, ne leur permettoient pas même de s'adonner ſelon leur gré? *Quæque ipſe miſerrima vidi.*

Si quelqu'un des chefs de ces familles infortunées cherchant à ſe diſtraire, à échapper à la douloureuſe & continuelle impreſſion que fait la vûe prochaine de ces triſtes objets, vient à mendier, nous aurons d'abord contre lui ce dédain, cette indignation ſi prompte à ſe marquer à l'aſpect des mendians valides.

Nous exigerions que ces hommes affligés de toutes parts euſſent un courage d'eſprit, & une application au travail que l'on a bien rarement dans un état plus heureux.

Mais quittons les détails de ces diverſes hypotheſes, qui quoique particulieres, ſont néanmoins ſi multipliées que l'on pourroit à peu de circonſtances-près, les regarder comme des cas généraux: plaçons nous ſeulement

dans un tems, où la branche de commerce à laquelle tous ces artisans sont attachés viendroit à languir; c'est un événement qui n'est pas rare. Combien verrez-vous de ces Artisans, même des plus œconomes, souffrir, languir, finir.

Si dans les commencemens de cette calamité ils osent mendier, nous entendrons que l'on les renverra à d'autres travaux, & sans savoir si des corps accoutumés à la douce température des atteliers de Minerve pourront supporter les ardeurs de la canicule ou les brouillards de l'automne, on renvoie ces suppliants importuns à la terre dont la culture est dit-on une ressource toujours assurée.

Voyons donc s'il n'y a point de mendians au sein des campagnes, s'il n'y a pas des hommes qui soient précipités dans la mendicité par des forces majeures, par des causes inévitables, & si nos terres peuvent toujours suffire au cultivateur.

Un Laboureur de nos montagnes allant enlever ses foins, fauchés nouvellement & encore étendus sur le pré, suivoit une colline couverte jusqu'à la cime de nombreux épics, qui lui promettoient le juste & doux salaire de ses dépenses & de ses sueurs. Un orage subit fond sur ce champ digne d'un meilleur sort: les terres bientôt délavées sont entrainées avec les eaux du haut en bas; elles couvrent de gravier stérile toute la prairie dont la surface devient méconnoissable aux

yeux même du propriétaire, quoique déja trop préparé à ce funeste spectacle.

Que fera-t-il cet infortuné ? Il ne peut pas vivre du produit de sa terre. Comment rétablira-t-il son pré ? Comment reportera-t-il de la terre sur le rocher nud qui lui reste ? Comment subvenir à tous ces fraix ? En attendant le fruit de ces diverses réparations, comment fera-t-il subsister sa femme & ses enfans ? Et s'ils mendient pourra-t-on les condamner ?

On a dit que ceux qui méritent des secours les trouveroient dans leurs cantons, qu'ils ne devroient point en sortir, & que chaque Paroisse pouvoit bien nourrir ses pauvres. Cela se répete de bouche en bouche, & cela s'est accrédité au point d'être devenu une sorte de principe. Il convient néanmoins de l'examiner encore. Mais avant d'entrer dans cette discussion, je dois peut-être protester que je ne suis point l'apologiste d'une vie oisive & vagabonde. Également éloigné de vouloir entre les malheureux, disculper les coupables, & dédaigner les innocens, je cherche seulement à discerner & à faire connoître les uns d'avec les autres. L'amour seul de la vérité, & non celui du paradoxe doit guider dans la cause de l'humanité.

Ces protestations faites, j'ose avancer malgré le sentiment presqu'universel, qu'il est très-douteux que chaque Paroisse en France puisse nourrir ses pauvres. Cela peut être vr-

de ces villages voisins des villes, de ces cantons où les gens riches ont des maisons de campagne, théatres d'un nouveau luxe, où il y a de si grands parterres & de si petits potagers, où les Jardiniers élagueurs & fleuristes savent rendre les vergers bien plus agréables & bien moins utiles, où les Métayers vivent beaucoup plus des gages qu'ils reçoivent, que des denrées qu'ils recueillent. Dans ces lieux fortunés, tous les villageois appartiennent à des Maîtres aisés, ou ont conservé avec eux des relations qui leur assurent des secours dans le besoin.

Cela pouvoit être vrai quand la noblesse habitoit ses terres, y entretenoit la paix & l'aisance, en arrêtant le cours des dissensions minucieuses de ses Emphithéotes, & en consommant ses revenus dans le lieu même de la production. Alors on voyoit quantité de Seigneurs respectables par de longs services, élever de nombreuses familles sous leurs yeux, dans l'amour de la patrie & de tous les devoirs. L'indigence soulagée, les malades secourus, l'industrie des jeunes filles du canton excitée, éclairée même, attiroient mille bénédictions sur les vertueuses épouses de ces braves Chevaliers. Leurs noms respectables se sont conservés jusqu'à nous; mais il est peu resté dans nos campagnes de ces illustres modeles: & leur absence y doit exciter d'autant plus de regrets que nous y voyons quelques dignes rejettons de plus d'une tige famouse, qui ont

ſû ſe couvrir d'un nouvel éclat, en joignant le goût des lettres & de toutes les belles connoiſſances, aux traits d'une vie vraiment noble & exemplaire.

Alors, dis-je, chaque Paroiſſe pouvoit nourrir ſes pauvres. Il n'en étoit peut-être aucune où l'on ne vît pluſieurs de ces châteaux, dont les ruines encore en partie ſubſiſtantes paroiſſent indiquer peu de cette opulence qui nous éblouit, mais on y avoit l'opulence du tems. Les maiſons de plaiſance de nos premiers Rois, étoient de bonnes métairies & cela dura long-tems.

Dans ces châteanx dont nous ne voyons plus que quelques panaux de murs épais, il n'y avoit point de ſtatues de plâtre, point de frêles treillages, de frivoles bâtimens ſans utilité, ſans ſolidité, ſans vraie beauté &c. On y voyoit des granges bien remplies, des baſſes-cours & des écuries bien peuplées, des bois bien entretenus, & les champs d'alentour étoient bien cultivés.

Du ſur-plus des proviſions groſſieres, mais abondantes, on ſoulageoit les payſans, dont on connoiſſoit bien la miſere, parce qu'on la voyoit de près. Les exemples de ces bons Gentils-hommes étoient des exemples efficaces pour les payſans aiſés; car de tout tems la vertu a eu des droits ſur les cœurs.

Alors, le repéterai-je encore, car on ne ſauroit quitter cette matiere, chaque paroiſſe pouvoit nourrir ſes pauvres; mais au-jour-

d'hui que les campagnes tant ſoit-peu éloignées des villes, ſont abandonnées de leurs Seigneurs, qu'elles ſont le ſéjour de l'ennui, de la triſteſſe, que le labeur y eſt preſque ſtérile, que l'on s'en éloigne dès que l'on peut en avoir le moyen, il ne paroît pas vrai que toutes les Paroiſſes ſoient en état de nourrir leurs pauvres.

A qui, une famille que la mort de ſon chef, ou une incendie, ou d'autres malheurs ont jetté dans l'indigence peut-elle avoir recours? Au Seigneur? il eſt abſent. Au Curé? il n'a qu'une étroite ſubſiſtance. Aux parens? ils ſont pauvres. Aux habitans riches? il n'y en a point; s'il y en a, ils s'attachent peu à leur Paroiſſe qu'ils quitteront bientôt, ou du moins qu'ils feront quitter à leurs enfans.

Notre malheureuſe famille aura donc bientôt épuiſé les ſecours du pays, & elle eſt obligée de ſe répandre dans les bourgs voiſins; mais les beſoins des pauvres nâtifs du lieu la forceront d'aller juſqu'à la ville, là nos nouveaux mendians en trouvent d'autres. L'exemple reſpectif qu'ils ſe donnent, leur nombre, la douce aſſurance d'être inconnus, tout les enhardit à la crapule & les dépouille de la honte que les ſeuls regards de leurs compatriotes leur euſſent inſpirée. L'impudence & le vice montent à leur comble, chez ceux qui ne tombent point dans les crimes capitaux, ou qui ne s'affaiſſent pas ſous cette inſenſibilité morale, qui eſt leur état le plus ordinaire.

C'eſt ainſi que des hommes utiles peuvent être à tout âge plongés, ou ſubitement, ou peu-à-peu, dans l'infortune & dans l'oiſiveté, que leur courage eſt abattu, leur ame flétrie & que leur exiſtence devient auſſi pénible à eux-mêmes, qu'inutile & même pernicieuſe à la ſociété.

Mais auſſi combien ne ſont pas inconſidérés ceux qui renvoient tout mendiant au travail de la terre. Ces gens tranquiles au ſein de la ſatiété ſe plaiſent à croire que les champs donnent une nourriture facile, aſſurée, que pour y trouver à vivre il ſuffit de prendre une bêche & de retourner la terre. Ils veulent ignorer combien il faut d'avances & de fraix de toute eſpece pour opérer la production & la réproduction néceſſaires à l'entretien de l'agriculture. Nos citadins la traitent cette branche eſſentielle de travail, cette précieuſe occupation des plus vertueux Romains, l'agriculture, comme l'on traite les Colonies, où l'on veut toujours renvoyer les mauvais ſujets. Ce ſeroit bien plutôt aux arts qu'il faudroit renvoyer ces hommes oiſifs; ce ſeroit aux manufactures exploitées à la campagne, afin de repeupler les parties les plus intérieures des provinces éloignées. Les indigens, foibles & impuiſſans entrepreneurs de labourage, qui n'ont pas de quoi entretenir un nombre ſuffiſant de beſtiaux, ſe changeroient en hommes induſtrieux; ils deviendroient entrepreneurs de petits & groſſiers ouvrages, dont les

avances ne ſont pas fort cheres, dont le bénéfice rentre ſouvent, & dont toute ſubſiſtance levée, les premiers profits ſeroient appliqués à reparer la chaumiere croulante de toutes parts, à faire remuer, engraiſſer, & améliorer la terre; car c'eſt peut-être un des deſirs les plus univerſels des hommes en ſociété, que de s'approprier au moins une petite portion de terrein. Je réſerverai pour un autre tems l'expoſition des moyens d'opérer cette heureuſe révolution, & j'obſerverai que les Auteurs œconomiques qui ont écrit des manufactures, ont négligé d'entrer dans le détail nombreux des ſoins néceſſaires à leur établiſſement. Les travaux d'une terre maigre & ingrate ſe trouvant ainſi unis à ceux de l'induſtrie, ils en proſpéreront davantage, l'aſpect du pays s'embellira des fruits de cet heureux concours, & alors chaque Paroiſſe pourra nourrir ſes pauvres. La ſource la plus féconde peut-être de la mendicité tarira.

En comparant l'état ancien de la population de nos campagnes avec l'état actuel, l'abondance des ſecours, qui s'y trouvoient avec la rareté de ceux que l'on y peut avoir aujourd'hui, je n'ai point prétendu porter un jugement général, & encore moins diſſimuler que nos villageois n'euſſent rien à ſouffrir aux ſiécles paſſés. Perſonne n'ignore que long-tems encore ſous la race régnante de nos Rois, les cultivateurs expoſés comme toute la nation aux calamités générales,

avoient encore à redouter les guerres particulieres des divers ordres de Seigneurs qui s'élevoient au dessus d'eux. L'histoire nous en a transmis des particularités indubitables & effrayantes; mais il faut observer que les Historiens ont toujours trouvé dans les troubles & les massacres, une ample matiere qui leur manque dans la paix & le bonheur, que tous les traits de cruauté commis en plusieurs années, sont rapprochés à nos yeux en peu de lignes: de sorte qu'il semble qu'il n'y avoit aucun intervalle de lieu, ni de tems. Enfin, il n'est pas à croire qu'un Seigneur se fit un plaisir de molester généralement & d'exposer à une ruine certaine des Vassaux & des Emphithéotes dont il tiroit des services journaliers, des dons annuels, & des secours considérables, quand il étoit prisonnier, quand il marioit sa fille aînée, quand il armoit son fils Chevalier, & quand il faisoit le voyage d'Outre-mer.

Sans louer aucun tems au préjudice d'un autre, sans croire que celui d'autre-fois fût toujours le meilleur, j'ai crû reconnoître & j'ai tâché d'établir qu'il est vrai que beaucoup de familles tombent dans la mendicité involontairement, que le défaut de secours les empêche d'en sortir, & qu'ils ne peuvent sans ces secours se conserver pour les travaux de l'agriculture, attendu que la misere ne produit qu'une plus grande misere. La distribution actuelle du peuple qui se jette vers les villes,

où toutes les richesses se concentrent, ne permet pas aux pauvres des villages éloignés de ces brillantes cités, de trouver dans leur compatriotes des ressources suffisantes contre l'indigence dont le sort les accable. En s'expatriant ils perdent dans les villes & leurs forces & leurs vertus: ils perdent l'avantage de respirer un air pur, l'air natal; ils perdent le bonheur de vivre avec les amis de l'enfance, & leur pauvreté leur interdit l'espoir d'en faire de nouveaux. Ceux de ces infortunés qui échappent au précipice de la mendicité ne trouvent dans les villes que l'état de servitude, ou les tristes demeures qu'exigent la plûpart des arts méchaniques, & ils ont le désagrément de vivre avec des inconnus qui se succédent rapidement dans les atteliers. Quel sort!

Plutôt que de les voir contraints à abandonner ainsi pour jamais le tranquille séjour des champs, tâchons de les y fixer en pourvoyant à leurs besoins, par l'établissement de quelques manufactures, qui fassent employer utilement les journées & les infirmes auxquels tout travail de la terre est interdit. Dans les cas imprévus, on y trouvera encore de quoi fournir aux nécessités du moment.